

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)**374.** Paris, Vendredi 15 mai 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

374. Paris, Vendredi 15 mai 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

12 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Famille Guizot](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait \(François\)](#), [Relation François-Dorothée \(Dispute\)](#), [Réseau social et politique](#), [Révolution française](#), [Santé \(enfants Benckendorff\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1840-05-15

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Vous me l'avez dit une fois, mon chagrin tourne toujours en injustice. C'est possible, mais voyez la différence entre nous. Je suis pressée d'être injuste, et vous vous êtes injuste après réflexion.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 429/123-126

Information générales

Langue Français

Cote 1022-1024, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5

Nature du document Lettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

374. Paris, Vendredi 15 mai 1840

Vous me l'avez dit une fois, mon chagrin tourne toujours en injustice. C'est possible, mais voyez la différence entre nous. Je suis pressée d'être injuste et vous, vous êtes injuste à la réflexion. Vous me grondez beaucoup, vous avez vraiment tort. Voici sur quoi ma vivacité à éclater. Votre lettre vendredi : Alexandre va très bien. Je suppose qu'il ne tardera pas à partir.

Cuming Vendredi : Poor Alexandre is still very very ill. The Surgeon won't pronounce him out of danger.

J'ai copié exactement. Mettez-vous à ma place. Et puis le lendemain Beackhausen confirme la lettre de Cumming en ce sens, que ce n'est que Samedi qu'en effet le chirurgien a déclaré que le danger était passé, mais qu'il fallait beaucoup de soin. Vous m'entretenez dans une pleine sincérité, et quand la vérité est venue, elle m'a terrassée. J'étais dans un état près de la folie. Je m'étais pleinement fiée à vous et assurément en vous adressant plutôt à Brodie ne sachant en dire dès le commencement "ce sera long", au lieu de me dire dès Mercredi le 6, "dans deux ou trois jours il n'y paraîtra plus". Il en serait résulté deux choses ; c'est que je serais partie sur le champs et que je n'aurais pas eu ce terrible contre coup qui m'a abîmée. Et puis et surtout, je ne vous aurais pas écrit une lettre qui vous fait de la peine, vous aviez bien vu (car vous me citez ma phrase) à quel point ce n'était que vous que je voulais croire. En y regardant bien vous ne me gronderiez pas autant, je ne mérite pas cela, mais beaucoup de pitié. Vous voyez bien que j'ai senti que j'étais vive, que j'étais peut-être inquiète, je vous en ai demandé pardon, je vous le demande encore. N'ajoutez pas à tout ce que je ressens de peine de tous les genres.

En voulez-vous de l'injustice encore ? Voulez-vous de la franchise. Eh bien, j'avais bien envie hier de vous écrire une page remplie de M. Antonin de Noailles, de M. de Flamarens, je cherche encore. qui sont les beaux jeunes gens de Paris ! Pour faire pendant à une page remplie d'observation sur les charmes de 6 ou 7 belles femmes du bal de la Reine. Je fais des découvertes sur vous depuis que vous êtes à Londres. Allez-vous vous fâcher ? Me punissez-vous d'être franche ? Faut-il que je déchire cette feuille ? Je suis très combattue. Vous avez exigé que je vous dise tout. Vous voulez avant tout lire tout-à-fait dans mon cœur, et cependant, vous me ferez peut-être me repentir de ma franchise. Savez-vous ce que je crois ? C'est qu'on m'en doit avec cette rigueur que de près ; de près, lorsqu'on peut si vite effacer, expliquer. Ah de près, je sais bien que vous ne vous fâcheriez pas ! Vous feriez le contraire ! Vous verriez ce qu'il y a de profond, de tendre derrière mes paroles. J'ai beaucoup, beaucoup à dire encore, je dis trop, je dis trop peu, J'ai le cœur gros. Je lis les journaux. J'ai cherché pour voir s'il n'y avait vraiment au bal que des jeunes femmes. J'ai trouvé lord Grey, le duc de Wellington. Est-ce que vous ne causez pas avec ces personnes-là pendant 6 heures de suite que vous restez à un bal ? Vous ne me les nommez pas. Certainement et vous le dites-vous même, vos lettres sont frivoles. Vous êtes dans le tourbillon de Londres, vous le suivez en conscience, j'avoue que je n'en trouve par la raison, car je sais fort bien que c'est inutile quand on n'en a pas le goût. Je connais la mesure du temps de résidence à toute ces gaietés là. Je le sais, mais vraiment je ne vous connaissais pas. Vous êtes jeune. Je vous le disais hier sous une autre forme, vous avez sans doute raison, en tout cas

vous en êtes plus heureux. Moi, je n'ai rien de jeune ou de gai à vous dire, je vous raconte du grave.

J'ai vu hier matin M. de Bourqueney, il m'a assez intéressé ; il sait plus que n'en savent la plus part des personnes qui me parlent. Après lui Montrond et le duc de Poix. Montrond étonné de ce qu'ils vont se dire le roi et lui, en se souvenant de tout ce qu'ils se disaient sur Napoléon quand ils étaient ensemble en Sicile.

Je retourne à Bourqueney qui me dit : " On est bien content de M. Guizot ici et des succès qu'a eu sa négociation pour les reste de Napoléon, vous devriez Madame lui dire cela en lui écrivant.

- Moi Monsieur ? Mais je l'ignore ; je n'ai pas entendu nommer M. Guizot dans tout cela.

- Comment Madame ? Mais M. Thiers le disait encore hier au roi.

- A l'oreille peut-être, Monsieur." Voilà exactement notre dialogue.

M. Molé est venu hier au soir tout rempli du sujet. Il est ému de la chose, mais il trouve que c'est trop tôt, qu'on remue trop les esprits, que cela est fait avec légèreté sans en avoir examiné les conséquences. La famille, la légion d'honneur, le tapage dans les rues. Il a tout passé en revue. Il dit que s'il avait cru le temps. venu de redemander les cendres de Napoléon; c'est lui Molé qui l'aurait fait, mais qu'alors il aurait autrement qualifié cet acte que ne l'a fait M. de Rémusat, que le discours de M. de Rémusat c'est la révolution, elle toute seule qu'on honore, que lui aurait montré Bonaparte comme la restauration de la religion, de l'ordre, des lois, de l'autorité, et fait tourner tout cela au profit de la monarchie tandis que M. de Rémusat n'a remué que les passions révolutionnaires et il dit que magnanimité et légitime voilà les deux grands mots du discours. L'un et l'autre parfaitement, absurdement, appliqués. Ceci est assez vrai. Il critique les Invalides, il veut St Denis, le caveau que Napoléon lui même avait fait arranger pour sa race. Les Invalides, c'est encore l'enfant de la Révolution, et non le monarque. Il ajoute : " Je suis sûr que M. Guizot a trouvé que c'était trop tôt, ou bien qu'il aurait tiré de cet événement le parti que j'ai indiqué, et non les phrases qu'a débitées M. de Rémusat." Il m'a dit hier que c'était Villemain qui lui avait annoncé cela il y a 6 semaines lorsque je vous l'ai redit.

Samedi le 16, à 11heures. J'ai reçu ce matin une lettre de mon fils. Ce pauvre garçon est demeuré sourd d'une oreille, et a perdu l'usage du bras gauche. Il me mande qu'il part de Londres après demain, qu'il restera auprès de moi jusqu'à mon départ. et qu'il ira ensuite à Bade. J'ai écrit avant-hier à Boulogne, pour qu'on m'envoie votre lettre. La journée sera triste je ne recevrai rien !

J'ai été voir votre mère hier. Elle est parfaitement bien, et elle a été fort compatissante pour moi. Vos filles faisaient de la musique. Guillaume jouait avec son fusil. C'est le seul que j'ai vu ; il a fort bonne mine. J'ai été voir la petite princesse. J'ai fait dîner Pogenpohl avec moi. Nous avions à régler des comptes, et il s'était occupé de tous mes préparatifs de départ. Le soir, j'ai vu les trois Ambassadeurs, et Médem, Tcham, Armin, & & M. de. Pahlen venait de chez le roi.

Le départ du M. le Prince de Joinville. est retardé à cause de sa rougeole. Il me parait que tout le monde est triste, et qu'on trouve que Thiers est trop ivre. Je ne sais guère ce qui se passe. Appony est d'une mauvaise humeur contenue J'ai fait visite hier à Mad. de. la Redorte. Elle est glorieuse. Elle affirme qu'on ne permettra pas à la famille Bonaparte de venir. C'est bien là la résolution mais assurément ce sera la première fois dans le monde que, les seuls exclus de funérailles soient les parents du défunt. On demande l'effigie de Napoléon sur la légion d'honneur, institué par le souverain légitime de la France. Ah, le discours de M. de Rémusat !

En le relisant Il est bien étrange. Au premier coup d'oeil cela a bon air, c'est ronflant, mais à l'analyse ! Je suis curieuse de votre opinion mais elle m'arrive à travers de l'eau salée !

J'ai dormi encore cette nuit, je m'en vante comme du fait le plus intéressant des 24 heures.

Adieu. Voulez- vous que je déchire cette lettre ! Voulez-vous, voudrez vous toujours que je vous dise tout avec ma funeste franchise, comme l'appelle lady Granville ? Je prends un juste milieu je déchire et j'envoie. Adieu, adieu, si vous saviez combien je pense à vous, comment j'y peuse ! Ah ! vous seriez content si cela vous fait encore plaisir. Comme autre fois, adieu,adieu, adieu.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 374. Paris, Vendredi 15 mai 1840,
Dorothée de Lieven à François Guizot, 1840-05-15

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/358>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 15 mai 1840

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationLondres (Angleterre)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

reuni. Le
mme pour
un ou
un S'eur
je devais
touz combattre
mais dis
autant la
faire, et
peut faire
mal ? c'est
la régence
, longue
, appliquée,
mais j'aurai
touz fait
enfin je
ne, servir
me meurs

374. Paris Vendredi 15 mai 1840.

Vous avez l'air dit tout bon, mais
M. le Marquis de Roville a été jugé très
évidemment impossible, mais voilà la
différence entre nous. Il n'a pas
d'êtres importants, et moi, vous êtes
importants à l'exception de... Vous
avez probablement beaucoup, vous avez
évidemment tout. Voici une question
qui vaut à déclarer.

Votre lettre Vendredi ^{15 mai} au Dr. ^{Dr. Léonard} Alexandre de ^{de} ^{pour élaborer} dans
la soirée si supposant ^{que} ^{very ill. The}
qu'il a tendance par ^{surgeon won't promise}
à porter ^{this sort of danger.}

j'ai copié le document

autre chose à remplir ? Je suis
le lendemain M. le Marquis a écrit
lettre à ^à ^{me conseiller, que}
auquel ^{auquel} ^{je n'en ai fait le}
discours à ^à ^{que} ^{danger}

était passé, mais qui il fallait bien
croire dormis. von m'advertisit
dans un petit récitatif, quand
l'avait vu et secouru elle n'a trop
j'étai dans mes état pour détailler
j'en étai plusieurs fois à von
Kapuricourt où von adorait
plutôt à Brodei, en sachant que
les deux le commandent, le second
au lieu de ceux des deux premiers.
"J'en dous ont trois pour il n'y
paraîtra plus" - il me raconta
qu'il leur disait alors ; « ne pas
seurs parties seules étaient, et je
j'ai aussi par la terrible époque
une fois m'a abîmée. et puis
il me tient, j'en von auvez pas
écrit une lettre pour empêcher de
mourir. von a un bras en bandage
mais ma femme a fait partie
qui était pour von jusqu'à vendredi

verso ;
un peu p
au moins
de perte
j'en suis
peut-être
devenus
devenus
à tout a
tous les p
des ingre
de la fin
j'aurai
lors en
automne
flamme
qui sont
de Paris
à une p
sables

T'allait bien
en utérus
t, quand
tu étais
si défaillie,
face à moi,
et adipestant
et bâillant
je me trouvai
second à 6.
il n'y
avait
autre chose
que de te faire
terrible entre
les deux
épines,
mais pas
en fait de la
révolution
jusqu'au point
où tu lais

voir; mais regardant bien en
en me regarder par tant, je
me suis pas sentie, mais beaucoup
de peine! Mon voix très floue
j'ai suivi que j'étais assise, que j'étais
peut-être malade, je vous ai
demander pardon, je vous le
demander encore; et ajouté per
à tout ce que je refusais de venir à
tous les guéris. Ensuite mon
drl'injustice Guizot? Ensuite mon
dr la trahison? Eh bien,
j'avais bien envie de dire
tout un peu simple à M.
autour de Nantes, dr M. dr
Flaubert, si c'était mon
qui sont les bons guéris, que
dr Datin. - pour faire patient
à un peu simple d'obstruction
nous marchons à 6 on y telle

puccun dr hul dr la venn. li
 jen dr leuwerster. ^{si vous} Dijuni juun
 ster a londres, alay von over
 taekes? en gijning von d'ito
 frank? want d'gijni dieken
 ulte tricht? u weis ton combatt
 von any lgijsjy gijpi von di-
 tot. vnu vnlk waant tot hi
 tot a fait danc wongane, ik
 egyptiauth von mi fer jut
 d'tr uu regnatis & me frankin
 raay von egypti comin? c'ut
 ju'n uu doot auec ulte rijnme
 gud pos; de peri, longua,
 gudri este efface, egyptus,
 ak d'peri, si uan bren gema
 en een taekensjy gij! von ton
 leontassis! von vnu gijit
 y ad proprie d' tredre, sierien
 een paroles... j'as keesmoy

Von.
 Mayt
 euk
 diffes
 d'ito
 iugm
 uerjo
 uac
 viva
 estre
 aleman
 ueling
 pilot
 a poste
 j'a
 uette
 le bie
 calde
 u'ne
 hisse,

si lettres humaines à des hommes, j' dis trop,
 j' envoie j' dis trop peu, j' ai beaucoup trop
 malégié j' lis les journaux, j' ai cherché
 si alors j' pouvais si il n'y avait vraiment
 assez peu de jeunes hommes. j'
 écrivis donc peu, ledit à Wellington,
 que je vous ai envoyé par une
 de personnes la pendant 6
 mois de cette personne n'est
 à ce point? Vous en avez des
 hommes par. cestacum
 dans le dit von Cicero, 200
 lettres sont favorables. Mme de
 double-tourbillon à Londres, m'
 témoigne au contraire, j' avoue
 que je n' entends pas le récit
 car si rai fait bien peu c'est
 qu'il faut quand on n'a pas
 le droit. j' connais la misère
 du temps de résidence à Londres
 et j' aimerai la. Mais rai,

mais vraiment je ne vous con-
naissais pas. Mais être juive
je suis bavarde mais sans une
autre force, sans autre force que
raison; au tout cas, vous n'avez
plus beaucoup.

Moi je n'ai rien de précis à dire
je n'ai rien à dire, je vous raccom-
mende de faire. j'ai vu hier matin
M. de Bonaparte, il n'a pas
interprété; il fait plus pour un
assemble plus grande de personnes
qui ne parlent. après le mat-
tard, il a été dans le temple. Montaigne
étant à ce qu'il me semble, le
mardi, au commencement d'au-
tant il se disait que Napoléon
peut-être était descendu au
temple ! si retourne à Bonaparte
qui me dit : "On a bien content
de M. Jérôme et de ses deux fils".

vous connaissez
les papiers
que vous
avez dans
votre armoire
que ce soit
des rapports
des lettres
ou des affaires
que ce soit
de personnes
ou de montants.
Montez
au sixième étage
et dans la
chambre
n° 609
contenu
dans la
suite,

en l'association générale
entre le Régime, vous direz
M. M. que dès cela est fait l'assassinat
de M. Monseigneur ? mais si l'assassinat
est fait par certains hommes
M. J. dans tout cela.
"Comment M. ? mais M. Thiers
me le disait avec brio au soir
à l'oreille peut être. Monseigneur
voulait empêcher notre défaite.
M. Molé a déclaré hier au soir
tout ce qu'il a fait. Il a été
arrêté à la gare, mais il a été
arrêté trop tard, je me demande
trop les experts, j'aurais été
arrêté aussi tôt, mais il a
eu le succès de consigner
la famille, la bijouterie et toutes
les papeteries dans la rue. Il a
tout passé au secours.

Il dit, que s'il avait cru le temps
venu de redemander la cause
de Napoléon, c'eût été Molière qui
l'aurait fait, mais qu'alors il
aurait autrement qualifié et
dit que tel a fait M. de Thiers
justificatif de M. de Thiers
dans la révolution, elle tout
qu'on honore. Je lui, avec
mots d'espérance, connais la
restauration ^{de la religion} de l'autorité, de la loi,
de l'autorité, et fait tourner
tout cela au profit de la monarchie
comme j'en ai fait à M. de Thiers.
Quand qu'il parla passionnément
il dit je magnifie et
l'citoyen voilà les deux premiers
mots du discours. L'un est absolument
parfaitement absolument
appliqués. qui adapte moi.

aujorudien
ais, c'est
analyse.
de l'opium
comme

meilleur, j'
ai fait ce
deux.

j'achète,
une drogue
dans le
commerce, com-
me ?

je suis j'achète
un sac à
me, comme
sac à me, une
plaine
drogue, drogue.

1824 9

il critiqua les Deuxalides, il voulut
S. Denis, le carnaval que Napoléon
lui-même avait fait aménager
pour la reine. Le Deuxalide, c'est
aussi l'opposé de la révolution,
deux le monarque.

Il ajoute : "j'ai vu que M. Guizot
a l'heure que c'était trop tôt, ou
bien, qu'il avait tenu de cette
évidemment le parti que j'ai
indiqué, et non les personnes
qu'a délivrée M. de Rémusat".

Il m'a dit hier que c'était bille-
main que lui aussi aurait annoncé
que il y a 6 semaines longue
pièce l'ai redit.

L'après-midi le 16. à 11 heures.
j'ai vu un matin un autre de mes
filles au pavillon, je ne sais pas où
j'étais assise, et après j'ai été dans
la chambre. Il me manque ce qu'il faut.

Londres ayant demain. J'ai été entre
aujors de mes jijis à mon déjeuner
et je suis rentré à Madras.
J'ai écrit au matin à Montagnac
pour vous envoyer votre lettre. La
journée entière je ne recevrai rien.
J'ai été voir votre mère hier. Elle
est parfaitement bien, elle a été
fort compatissante pour moi. On
l'a laissée de la musique. Je l'y
jouais avec son fils, c'est un
gros gars, il a tout bonne mine.
J'ai été voir la petite princesse.
J'ai fait deux voyages, et une fois
une croisière négociée de comptes, et
il s'était occupé de tous ces projets
tous de départ. Le soir, j'ai visité
ton aula paludosa, et puis...
Tcham, assuré, et... M. D.
Sakha venait de dire le roi.
Départ de M. le Secrétaire général

abord
il me
est lors
est trop
enfin
d'assez
j'ai fa
la vedette
elle offre
par à la
veut.
mais a
à venir
les mal
saint.
mâche
sur la b
peut
frais
M. D.

et il voulait
une déjoue-
lade.

"Montagnes
du littoral. La
meilleure route !
Mais, elle
est dévastée.
Mais, on
peut faire, j'aurai
toujours une
possibilité.
Et avec un
couplet, ce
sera un projet.
Et je vis le
tudor.
M. de
Lorri.
Joinville

shortards à cause de sa maladie,
il ne parait plus le matin,
et lorsque, il faut sortir pour faire
est trop vite. Deux ou trois
semaines passent. Approuvé et
d'accord avec le conseil municipal
j'ai fait venir une école de
la Véloroute. Elle est florissante.
Malheureusement je n'en permettrai
pas à la famille Bonaparte à
Joinville. J'achète là la résidence
mais appartenant au village,
j'envoie l'école dans le village
les deux écoles de Joinville
sont les places de l'école.
On demande l'effigie de Napoléon
sur la façade d'Joinville, c'est
probablement l'œuvre de la
famille. Ah, l'édifice de
M. de Joinville, un bel édifice

il est très étrange. auquel
vous d'ais cela bonnes, et
rouflant, mais à l'analyse!

je sens certain de votre opinion
mais il me semble à l'heure
d'Eau Salee!

j'ai donné mes vols nuds, j'
ai vaincu toutes sortes de
pluies pendant de 24 heures.

Adieu, vous vous ferez j'espère,
une belle compagnie, mais
vous trouverez jusqu'à nous disons tout
avec ma femme. Franchie, comme
l'appelle lady Garrison?

Je vous envoi une partie de mes vols.
à mon avis.

Adieu, adieu, si vous savez
combien je paie à une, comme
j'y paie! ah, vous savez combien
si cela vous fait plaisir plaisir!
comme autrefois. adieu, adieu, adieu.

il vit
s. den
le mi
pour la
meille
deux
Il ajoute
à l'heure
bien que
j'aime
cinq p
au's
Il m
main
uler et
pièces
établie
j'ai re
joli. ap
J'aurai
faire de